

## En mémoire de Michel Remaud (1940-2021)

### Homélie du jeudi 1<sup>er</sup> juillet 2021 à Chavagnes-en-Paillers

Les deux textes bibliques que nous venons d'entendre sont très significatifs pour évoquer la mémoire du Père Michel Remaud. Pour l'évangile, nous avons repris le récit de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine en s'arrêtant à la parole du Christ « car le salut vient des Juifs » (v. 22), tel que l'avaient fait les Pères de Chavagnes lors de sépulture de Michel le mardi 25 mai. Pour la première lecture, nous avons gardé celle du livre de la Genèse au ch. 22 qui rapporte le sacrifice ou ligature d'Isaac, un récit qui est au cœur de la thèse de doctorat de Michel sur le thème du « Mérite des Pères dans la tradition juive » (1997). Ces deux passages sont emblématiques de l'apport de Michel à l'étude du Judaïsme ancien et à la nature des relations entre Juifs et Chrétiens. Il y aurait beaucoup de choses à dire, mais dans les limites de cette homélie, je retiendrai trois points importants.

**1) Le premier point est une réflexion sur la parole de Jésus « car le salut vient des juifs ».** Elle a joué un grand rôle dans la réception de la Déclaration du Concile Vatican II sur les relations de l'Eglise avec la religion juive (*Nostra aetate*, paragraphe 4) que Michel a beaucoup commenté dans ces livres et ses conférences. Je rapporte un passage du chapitre 6 de son livre *Chrétiens et juifs entre le passé et l'avenir* (Lessius, 2000, p. 90 et 92) :

« **L'apport essentiel de ce document, on ne saurait trop le répéter, se trouve dans sa première phrase : « *Scrutant le mystère de l'Église, le concile rappelle le lien qui unit spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham.* »** Ce développement sur le judaïsme est ainsi placé dans la ligne de la réflexion que l'Église fait sur elle-même, et qui s'exprime de façon privilégiée dans la constitution dogmatique *Lumen Gentium*... Pour le dire brièvement, ce terme (de *mystère*) désigne le dessein de salut de Dieu, tenu caché de toute éternité, et qui se dévoile au moment où il s'accomplit dans le Christ. Ce dessein consiste en ceci que les païens, dans le Christ, ont part désormais au même héritage qu'Israël. » (...)

« **L'importance de la seconde partie de la phrase ne le cède en rien à celle de la première** (« le lien »). En introduisant par ces mots son développement sur « la religion juive », le concile annonce indirectement deux affirmations capitales. **En premier lieu**, il reconnaît **un lien de continuité** entre l'Israël biblique et le peuple juif d'aujourd'hui ; **et, par voie de conséquence**, il affirme aussi que la relation qui unit l'Église à la lignée d'Abraham concerne, non seulement l'Israël passé, **mais aussi le peuple juif contemporain**. [...] » En ce sens on peut dire que ce texte a été une « révolution » au sens premier du terme, puisqu'il situe de nouveau l'Église dans la ligne de l'Élection d'Israël.

Michel a rappelé dans son livre *Israël serviteur de Dieu* (2<sup>e</sup> édition : CCEJ-Ratisbonne, 1996, p. 22-26), que « la conscience chrétienne a toujours éprouvé beaucoup d'embarras pour assigner un statut théologique au peuple juif contemporain... L'Église peut-elle, sans se renier, accorder une signification positive à la permanence du peuple juif en tant que tel ?... Ce que le peuple juif a en propre, c'est d'avoir été choisi comme médiateur auprès des nations du don qui vient du Père. L'Église des nations n'a donc pas à nier Israël : elle doit au contraire le reconnaître comme celui dont elle procède. Cette reconnaissance ne nous renvoie pas seulement à l'Israël passé, et il ne suffit pas de reconnaître une relation historique entre le peuple juif d'autrefois et l'Église d'aujourd'hui. Israël conserve son identité tout au long de l'histoire, et la relation qui l'unit au Christ vivant, comme celle qui unit le Christ à son Église, n'est pas détruite par le temps. Il nous faut reconnaître Israël comme le peuple de qui nous recevons Jésus-Christ pour être par lui introduit dans l'Alliance. **« Le Salut vient des juifs » (Jn 4, 22)** : loin de rendre la formule caduque, la venue de Jésus lui donne au contraire tout son contenu. Reconnaître Israël, c'est finalement refuser de dissocier Jésus de son peuple, de telle sorte que notre relation à Jésus-Christ nous renvoie aussi à ce peuple avec lequel il ne fait qu'un. »

2) **Le deuxième point est l'importance des commentaires juifs traditionnels, Targoum et midrash**, auxquels Michel a consacré la plus grande partie de ses recherches. Car non seulement ils permettent de mieux connaître le Judaïsme dans sa profondeur, mais ils donnent aussi aux chrétiens de comprendre à quel point ces traditions juives sont à l'arrière-fond de l'écriture de tout le Nouveau Testament, et en premier lieu, les Évangiles.

**À ce propos, l'exemple du récit de la Samaritaine est tout à fait pertinent**, car on peut se demander pourquoi l'évangile de Jean met en scène la rencontre de Jésus avec la Samaritaine autour du « puits de Jacob » (Jn 4, 6). En effet, le verset précédent souligne que Sykar était « près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph », une allusion à Josué 24, 32 qui cependant ne mentionne pas de puits. On voit bien que si Jésus demande à la femme de lui donner à boire, c'est afin de lui faire comprendre qu'il est capable, comme Jacob autrefois, de lui « donner de l'eau vive » (v. 7 et 10). Ainsi, le début du récit nous met sur la piste de la tradition midrashique sous-jacente qui seule peut nous aider à comprendre l'enjeu principal de ce récit. Cette tradition concerne **le puits où Jacob a rencontré Rachel pour la première fois**, alors qu'elle était venue puiser de l'eau pour son troupeau. Le texte de Genèse 29, 10 rapporte que « Jacob s'avança, roula la pierre de dessus l'orifice et fit boire les moutons de Laban (à Harran) ». Comme la pierre qui fermait le puits était « grande », le Targoum (*Néofiti* sur Gn 28, 10) en déduit que Jacob avait une force peu commune pour soulever la pierre « avec un seul de ses bras » et que « les eaux sont montées d'elles-mêmes et ont débordé tout le temps qu'il fut à Harran » (chez Laban son beau-père, pendant 20 ans). **Il apparaît donc que le puits de Jacob a été en quelque sorte transféré à Sykar en Samarie**, pour suggérer que Jésus est le nouveau Jacob qui va reproduire le miracle de l'eau qui monte d'elle-même et qui déborde ; **mais il va plus loin en déclarant que** « l'eau que je donnerai deviendra une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. » (Jn 4, 14 ; cf. *Évangile et tradition rabbinique*, Lessius, 2<sup>e</sup> édition 2018, p. 96). Si Jésus se situe bien dans la continuité du Targoum, la nouveauté est remarquable car Jésus donne l'eau vive pour l'éternité, et l'on apprendra plus loin que cette « eau vive » désigne « l'Esprit saint que recevront ceux qui croiront en lui » (Jn 7, 38-39).

**Ainsi**, le rapprochement avec le Targoum sur « les eaux qui montent d'elles-mêmes » est vraiment une clé d'interprétation décisive dans la dynamique interne de l'Évangile de Jean qui est traversée par le thème de l'eau, depuis l'eau changé en vin aux noces de Cana (Jn 2) jusqu'à la croix où le sang et l'eau sont sortis du côté ouvert de Jésus (Jn 19) et la pêche miraculeuse des 153 poissons (Jn 21).

3) **Le troisième point est la nécessité de développer une nouvelle approche dans la lecture de l'Ancien Testament, souvent mal connu des chrétiens**, qui doivent apprendre à le lire non seulement comme une préparation à la venue du Christ, mais aussi pour lui-même, et en lien avec les commentaires juifs traditionnels. Cette conviction rejoint, avec certaines conditions, le document de **la Commission biblique pontificale : Le peuple Juif et ses saintes Écritures dans la Bible chrétienne**, publié en 2001 aux éditions du Cerf et préfacé par le cardinal Joseph Ratzinger : « L'Ancien Testament possède lui-même une immense valeur comme Parole de Dieu. Lire l'Ancien Testament ne signifie donc pas vouloir y trouver partout des références directes à Jésus et aux réalités chrétiennes... Les chrétiens peuvent et doivent admettre que la lecture juive de la Bible est une lecture possible, qui se trouve en continuité avec les Saintes Écritures juives de l'époque du Second Temple, une lecture analogue à la lecture chrétienne, laquelle s'est développée parallèlement. Chacune de ces deux lectures est solidaire de la vision de foi respective dont elle est un produit et une expression. Elles sont, par conséquent, irréductibles l'une à l'autre. Sur le plan concret de l'exégèse, les chrétiens peuvent, néanmoins, apprendre beaucoup de l'exégèse juive pratiquée depuis deux mille ans et, de fait, ils ont appris beaucoup au cours de l'histoire. De leur côté, ils peuvent espérer que les Juifs pourront tirer profit, eux aussi, des recherches exégétiques chrétiennes. » (n° 21 et 22)

À cet égard, la thèse de Michel Remaud sur le « Mérite des Pères » est tout à fait exemplaire, puisque lors de la remise du prix de l'Amitié Judéo-chrétienne de France à Michel le 20 octobre 2010, le Grand rabbin René-Samuel Sirat l'avait recommandé à ses confrères : « Nombre de rabbins et de grands rabbins s'honoreraient d'avoir rédigé une thèse aussi fouillée et aussi admirable que celle que vous avez réussi à mener à bien et intitulée : *À cause des Pères – le « mérite des Pères » dans la tradition juive*. Votre connaissance approfondie des textes bibliques, talmudiques et midrashiques est étonnante à plus d'un titre et les membres du jury ont eu raison de vous récompenser selon vos propres mérites, c'est-à-dire, naturellement, en vous accordant leurs félicitations. » (*Sens*, n° 360, juin 2011, p. 412). La thèse porte sur un thème du midrash selon lequel les mérites des Patriarches ont valeur de signe de salut pour leurs fils dans le futur, et dont on trouve un écho dans la lettre aux Romains, ch. 11, v. 28. Au cœur de cette étude, Michel analyse le récit de **Genèse 22** que nous avons entendu dans la 1<sup>ère</sup> lecture. C'est un passage qui fait débat dans les relations entre Juifs et Chrétiens puisque les premiers parlent à ce propos de la « Ligature d'Isaac » (*Aqedah*) en soulignant l'acceptation de son offrande au Seigneur qui lui a fait grâce en le délivrant de la mort, tandis que les derniers mettent en valeur le geste d'Abraham qui va jusqu'au « sacrifice d'Isaac », son fils unique, comme une annonce du sacrifice de Jésus sur la croix. Or, dans ses recherches, Michel a mis en lumière l'existence de midrashim anciens (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles de notre ère) qui soulignent tout à la fois **l'engagement des deux personnages** (« ils allèrent, tous les deux, ensemble ») **et le caractère sacrificiel de l'Aqedah** : « Selon une tradition (juive) ancienne, Isaac a fait librement l'offrande de sa vie en acceptant d'être immolé, ce qui en fait le type du martyr... Une tradition remontant à l'époque tannaïte voit le sang d'Isaac dans celui de l'agneau pascal (cf. la *Mekhilta de R. Shimon bar Yoḥai*, 4), et peut-être aussi dans celui de la circoncision. Le personnage d'Isaac se trouve ainsi associé à la sortie d'Égypte et aux rites de la Pâque. Dans la ligne du texte de Genèse 22, selon lequel il aurait dû être offert en holocauste, Isaac est assimilé aux victimes des sacrifices en général ; plus particulièrement, à celles qui sont offertes lors des fêtes de *Tishri* (*Rosh hashanah* et *Kippour*) et à l'agneau de l'holocauste quotidien, le *Tamid*... » (*À cause des Pères*, p. 171-172). Ainsi, les deux lectures juives et chrétiennes qui se sont constituées en opposition l'une de l'autre, dans un contexte de plus en plus polémique, peuvent aussi être envisagées d'une manière complémentaire. **Déjà, dans son premier livre *Israël Serviteur de Dieu*, Michel avait proposé de relire Isaïe 53 en relation avec Romains 11**, ce qui l'a conduit à relier le point de vue juif qui voit dans le Serviteur le peuple d'Israël rejeté, et le point de vue chrétien qui voit dans le Serviteur souffrant la figure du Christ dans sa Passion, sa mort et sa résurrection : « On ne peut guère nier qu'il existe une relation étroite entre l'abaissement et le relèvement d'Israël, d'une part, et le mystère pascal du Christ, de l'autre. » (p. 44). **Le rabbin Rivon Krygier, lors de son intervention a bien compris ce que signifie l'invitation de Michel à une nouvelle « scrutation » des Écritures** : « Il tente de montrer aux Chrétiens d'abord, aux Juifs ensuite, comment on peut espérer reconstituer les chaînons manquants à l'endroit même où la chaîne s'est brisée. Il tente de montrer comment le christianisme s'est "greffé" sur le corps scripturaire, mais aussi midrashique, rabbinique du Judaïsme, soulignant un lien organique où la sève peut s'écouler et pourra un jour peut-être permettre de faire souche par la "greffe" tant attendue. Michel ne cherche pas à englober, embrigader le Judaïsme dans l'histoire chrétienne, mais montre comment l'articulation s'est produite avant de se rompre. Du coup il montre avec quelles mauvaises habitudes il faut désormais rompre pour renouer le dialogue et la compréhension entre les deux religions. Il n'y aura pas de vraie réconciliation entre Juifs et Chrétiens sans le travail en tension de démystification et de contemplation du mystère, qui passe par l'étude approfondie de nos deux traditions. L'œuvre de Michel met Juifs et Chrétiens à pied d'œuvre, au pied du Mur ! **En somme, et pour conclure, je dirai que Michel Remaud est un *ḥalouts*, un pionnier**, en train de bâtir les passerelles qui, demain peut-être, je le souhaite, deviendront des ponts solides entre nos traditions. » (*Ibid.*, p. 409)